

UN ANGLAIS QUI PENSAIT PROFONDÉMENT

Suite et fin.

— Un Anglais, du moins, fis-je à mon tour, peut seul en avoir la prétention, et avant de disposer ainsi de l'univers en faveur de la Grande-Bretagne, il ne serait peut-être pas hors de propos, cher père, de le consulter un peu, ce pauvre univers ?

Le capucin répondit à ma susceptibilité par un de ces fins sourires qui lui étaient habituels, et je compris aussitôt que je ne pouvais raisonnablement risquer aucune protestation sérieuse dans une circonstance qui l'était aussi peu.

Nous nous confinâmes donc, le sous-lieutenant et moi, dans notre rôle de vaincus, et cette apparente confession de notre défaite n'ajouta pas peu aux douceurs d'un triomphe dont le patriote enfant de Birmingham jouissait en toute naïveté.

A propos d'orgueil national anglais, il me revient en mémoire une anecdote que je rapporterai épisodiquement ici, et dont je puis garantir la parfaite authenticité. Un officier-général piémontais, appartenant à la haute aristocratie de Turin et grand amateur de chevaux, avait un palefrenier anglais. Visitant un jour ses écuries, il eut lieu d'être mécontent du service de ce dernier et plus mécontent encore des réponses qu'en obtinrent les observations qu'il se crut en droit de lui adresser.

Poussé à bout et naturellement irritable, il leva sa cravache sur l'insolent valet, mais il n'avait pas encore eu le temps de frapper, que celui-ci le regardant fièrement, croisa les bras et lui dit sans s'émouvoir : « Osez, monsieur le comte, osez ! mais rappelez-vous qu'il n'y a pas trois cents pas de votre hôtel à celui de l'ambassade anglaise ! Dans cinq minutes, notre ministre aura reçu ma plainte, et avant un mois, une escadre de notre reine

(1) Voir la précédente livraison.